

Avertissement : le récit suivant contient des thèmes de violences physique et sexuelle qui ne sont pas appropriés pour tous.

+++++

Les pulsations techno-trash résonnent déjà dans ma poitrine. Le videur, un imposant mur d'au moins trois cents livres à la peau noire comme le charbon et au visage suintant, me sert un sourire narquois et me laisse passer sans broncher. Je n'aime pas en profiter de la sorte, habituellement. Mais ce soir, au diable la bienséance. Je sens d'ici la chaleur qui monte au visage des françaises en jupettes qui ont attendu au moins trente minutes avant d'atteindre le devant de la file. Le videur hausse le sourcil. Cela suffit à les garder silencieuses. Pendant que les jeunes filles ravalent leur venin, une pensée me traverse l'esprit : mon visage symétrique, ma poitrine généreuse et cette robe élégante en dentelle m'auront apporté le meilleur, comme le pire... J'agrippe fermement la poignée en fer forgé et tire la porte de bois massif. J'ai toujours eu de la difficulté à ouvrir cette porte clinquante. Pourtant, cette fois, je l'ouvre d'un seul geste. Les effluves d'alcool sucré me submergent. Les vibrations me traversent le corps. J'ai le bout des doigts qui chatouillent. Je laisse la porte se refermer derrière moi. Un rideau de velours me sépare de la salle principale. Malgré son épaisseur, il ne peut retenir les vrombissements du plancher de danse. Je ferme les yeux. Je ne sens même plus les battements de mon cœur. Il doit pourtant battre à tout rompre. Je prends une dernière grande respiration. Inutile d'attendre plus longtemps. Je serre fermement le manche du couteau dont la lame, courte, en bec d'oiseau et fraîchement affilée, est cachée sous ma manche en dentelle noire. Ce soir, je tuerai l'homme qui m'a violé.

Le club est densément peuplé. L'odeur de la sueur se mêle à celle des haleines capiteuses. Il est impossible de discerner si les corps enivrés se bousculent ou se caressent. Je tente de me glisser entre les enveloppes de chair moite. Une jeune femme blonde apparaît brusquement devant moi. Son corps rond est vêtu d'une robe bleue électrique qui reflète la lueur orangée s'échappant du plafond. J'aperçois furtivement les auréoles blanchâtres qui grandissent à vue d'œil sous ses aisselles. Elle danse un tango chancelant avec un jeune homme à la moustache taillée à la lisière de sa lèvre. Il glisse sa main sous sa cuisse blême. Il tente de l'embrasser. La jeune femme pince les lèvres. Je détourne le regard de cette scène disgracieuse. Je tente de passer mes yeux au-dessus de la foule. Je suis à la recherche d'un homme, d'un visage. Mes sens sont affûtés. Je scrute l'ensemble de la piste de danse. Peut-être est-il au bar ? Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun doute possible : il est ici.

Dès que je vis son nom apparaître en petits caractères sous son visage, mon obsession prit naissance instantanément. La publication était apparue dans mon fil d'actualités un dimanche matin. Je n'avais pas encore avalé ma première gorgée de café. Les rayons roux du soleil levant étaient filtrés par les nombreuses aracées qui longent les fenêtres

de mon petit appartement du deuxième et dernier étage. Un inconnu dormait sous mes draps. Je crois qu'il se nommait William. Il avait choisi de dormir du côté gauche du lit sans même se soucier que c'est ce même côté que j'avais aspergé de cyprine la veille. Je préfère dormir sur des draps secs, personnellement.

La photo avait été prise au club Le Lardin. À ses côtés, je reconnus Bianca, une ancienne collègue d'université. Je ne lui avais jamais adressé la parole auparavant. Quand je l'apercevais en classe de statistiques, à l'époque, elle me laissait ni chaud ni froid. Elle m'apparaissait comme une fille propre, rangée, à la limite ringarde – et un peu ennuyante, à dire vrai. Mais quand j'aperçus l'homme sur la photo avec sa main autour de sa fine taille, un frisson me parcourut le corps. Aussitôt, elle prit une place précieuse dans mon cœur. Je m'inquiétais pour elle. Sans même me questionner à savoir si c'était acceptable ou non, je lui écrivis sans attendre. Les larmes me montèrent aux yeux alors que j'attendais impatiemment sa réponse. Je retins mon souffle lorsque les points de suspension se mirent à danser dans la fenêtre de discussion. « Hey, ça fait longtemps ! » Ces quelques mots m'apaisèrent momentanément. Une connexion naturelle et tout à fait inattendue s'établit alors entre nous. En l'espace de quelques minutes, nous discutâmes de nos vies respectives, de nos voyages, de nos déboires amoureux... Elle m'invita à prendre un café cet après-midi-là. J'acceptai sans hésitation.

Elle m'attendait déjà au comptoir du café. Elle était vêtue d'un chandail à manches longues, malgré la canicule. Ses yeux étaient bouffis. Je pensai naïvement que c'était dû à l'alcool de la veille et non aux larmes du matin. Elle me montra discrètement les bleus sur ses bras. Elle aussi, il l'avait surnommée sa déesse.

Dans l'année qui suivit, j'observai les mouvements de cet homme abject. Il s'étale beaucoup sur les réseaux sociaux. Il est propriétaire d'une boîte de production. Il côtoie des vedettes. Ici, son dernier voyage à Cannes. Là, la dernière publicité pimpante produite par son studio. Comme tout bon professionnel de l'image, sa vie semble excitante. Jamais il ne laisse transparaître sa vraie nature. Elle est toujours couverte d'un filtre glamourisant. Ses pensées, elles, sont toujours affublées d'un libellé accrocheur. Qui plus est, sa réputation lui fournit automatiquement une aura d'innocence, car jamais il ne donne non plus l'impression de cacher quoi que ce soit. Il annonce les événements mondains auquel il participe, les soirées artistiques d'avant-garde qu'il finance, ses nouveaux endroits préférés dans la ville. Je remarquai d'ailleurs rapidement que Le Lardin était l'un de ses endroits de prédilection.

Parallèlement, ma relation avec Bianca continua à s'enrichir. Nous allâmes au Pérou ensemble. Au pied du Machu Picchu, elle m'avoua être retombée sous son charme. Elle le fréquentait de manière furtive, afin de ne pas nuire à la relation factice, mais essentielle, qu'il entretient avec sa

femme. La pauvre était enceinte de sept mois. Ce fut notre seule chicane. Je réussis à la convaincre de couper les ponts définitivement dès notre retour. Jamais le sujet ne refit surface lors de ce magnifique voyage rempli d'amour et d'innocence... À la sortie de l'aéroport, après un vol retour de près de neuf heures, ses lèvres se posèrent tendrement sur ma joue. Nous nous sommes serrées dans nos bras pour la toute dernière fois. Officiellement, la thèse du suicide a été privilégiée. Lorsque la police vint me questionner, je n'osai pas révéler le lien qui nous unissait toutes les deux à cet homme. La seule personne à qui j'en avais parlé m'avait été enlevée. Je sais que Bianca avait également prit soin de n'en parler à personne. Même entre nous, jamais nous en avons discuté par écrit. Voilà un comportement instinctif que, même à ce jour, j'ai de la difficulté à m'expliquer. Si, pour elle, c'était par admiration, pour moi, c'était par pur orgueil. Malgré mon obsession grandissante, je refusais d'admettre que cet homme fasse partie de ma vie. Le dénoncer, c'était d'accepter qu'il soit un personnage de mon histoire, qu'il me définisse en tant que femme. Je m'y refusais. Jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est le cinquième anniversaire de sa boîte. Il a prédit une soirée mémorable. Une soirée « divine ». Certainement, ce soir, il sera au Larbin. Il tentera d'assouvir à nouveau sa soif – celle de trouver sa nouvelle Aphrodite. Et je suis la seule à pouvoir l'arrêter.

Un homme m'observe de façon peu subtile alors que je traverse la piste de danse. Son complet gris à carreaux taillé sur mesure m'évoque un banquier. Je n'ai pas le temps pour ses avances, mais je dois absolument m'arrêter au bar pour repérer les gens qui s'y trouvent. À peine arrivée au comptoir, je vois, à travers le miroir mural, un verre de whisky porté par un bras qui serpente à travers la foule. L'homme apparaît aussitôt à ma droite. « Pardonne-moi, je peux te poser une question indiscrete ? » Derrière son rictus conquérant, je distingue un niveau d'ivresse avancé. Tout est dans la milliseconde de retard de chaque battement de paupières. Il poursuit, d'un ton parfaitement dosé malgré la cacophonie : « Qu'est-ce que je t'offre ? » J'arrive à voir dans le reflet de ses yeux vides qu'un sourire dégoûté se dessine sur mon visage. Même si un volcan brûle en moi, ma vie de femme m'a appris à gérer ce genre de situation de façon, certes, machinale, mais tout de même respectueuse. Sans dire un seul mot, je refuse poliment son offre de la tête. Tout homme décent aurait capté le message. Cependant, cet homme-là décide qu'il n'acceptera pas un autre refus ce soir. Se dévoile alors devant moi une personne au bord de la crise. Un homme qui, malheureusement, me rappelle beaucoup trop d'hommes : ceux qui, grugés de l'intérieur – tant par un désir psycho-sexuel incontrôlable que par la hantise injustifiée de l'impuissance virile – se refusent catégoriquement toute forme d'échec. Il se confond alors dans une suite d'allégations maladroites en mon endroit. Serais-je frigide ou simplement dépossédée de tout sentiment ? Question intéressante. Alors que mes doigts se resserrent sur le manche du couteau, je me dis qu'il n'a pas totalement tort de se poser la question. Je

m'agrippe à toute ma volonté afin qu'aucun sourire ne se dessine sur mon visage face à cette ironie. Je ferme les yeux. J'inspire. Je me recentre. Alors que je crois avoir retrouvé mon calme, je flaire une présence beaucoup trop près de mon visage. J'ouvre les yeux et sa main apparaît dans mon champ de vision. Son index et son majeur se glissent malhabilement au-dessus de mon sourcil et viennent broser une mèche de mon toupet. Pour qui se prend-il ? Le magma monte jusqu'à mes yeux. Je me sens près de l'explosion. Après tout, il ne me suffirait que de quelques petits gestes : lui empoigner la tête d'une main et exécuter une rotation synchronisée des épaules, du coude et du poignet de l'autre main. Un coup de manchette légèrement fouetté m'assurerait d'une entaille profonde à la jugulaire. Et si j'étais démasquée, le chaos ferait sortir ma cible de son trou. L'option m'apparaît de plus en plus sensée. Tant qu'à être allée aussi loin... Je laisse le couteau glisser lentement le long de ma paume afin de dégager la lame de ma manche. Alors que mon fantasme se dessine de plus en plus clairement, l'homme joue sa dernière carte. « Allez, viens. Section VIP... » Sa tête s'approche de la mienne, dévoilant son cou nu et vulnérable. Je me mords la lèvre. « ... Le bar est open. Et il y a des vedettes avec nous. » Voilà le joker qu'il attendait de dévoiler. Il remercierait le ciel s'il savait que son jeu vient probablement de lui sauver la vie. Je lui lance un regard intrigué. « Je suis associé d'une boîte de prod'. On est pluggés. » Son clin d'œil révèle que sa confiance est complètement rétablie. Je range le couteau sous le couvert brodé de ma manche. J'incline innocemment la tête, telle une poupée tendre et docile. « Tu piques ma curiosité, jeune homme. » Il m'apprend que son nom est Jordan. La zone VIP possède sa propre petite cour intérieure. Entre les couples intoxiqués qui s'embrassent goulûment, je remarque quelques artistes, paille au nez, qui fléchissent leurs corps maigrichons au-dessus des lignes de poudre. Au milieu de ce spectacle, je l'aperçois soulever son verre et rugir à son succès. Le souvenir de sa main qui serrait ma gorge m'envahit. Une fièvre étourdissante me monte à la tête. Les fêtards semblent se déplacer au ralenti. Jordan, la main posée sur mon dos, me dirige, tel un cavalier, dans les bras de mon agresseur – et de ma victime. Il me susurre des mots inintelligibles à l'oreille, jusqu'au moment où il me propose de me présenter à son partenaire d'affaires. L'air me paraît soudainement de plus en plus nauséabond. Je marche mécaniquement en sa direction. Je me concentre afin de ne pas vomir ou m'écrouler au sol. Jordan lui envoie la main. L'homme s'exclame. Visiblement, la cocaïne coule dans ses veines. À la manière d'un toréador, il salue Jordan en posant l'autre main sur son ventre. Il exécute quelques pas d'une danse latine. Il ponctue ses mouvements de bassin par de violents coups de semelle au sol. Sa performance le représente parfaitement : superficiel, ivre, brutal, dégoûtant. Mon état de panique se volatilise subitement afin de laisser place à un détachement émotionnel serein. Les deux amis s'enlacent tels des frères. L'homme lève les yeux vers moi. Il prend une pause. Son sourire se fige... M'a-t-il reconnu ? A-t-il des regrets ? Un doute s'installe en moi. Mais qu'est devenue cette femme radieuse en moi qui croyait en la rédemption ? « Qu'est-ce que tu me ramènes-là ? », s'exclame-t-il

bêtement. « Pas touche », répond mollement Jordan. L'homme se fraie un chemin jusqu'à moi. Il saisit sèchement mes doigts et baise ma main. « Si tu cherches le paradis, c'est avec moi que tu vas le trouver », chuchote-t-il. Le paradis...

Il bloqua mes pleurs en appuyant sa main sur ma trachée. Il réussit finalement à forcer sa main sous ma robe noire en dentelle et à tirer mes sous-vêtements jusqu'à mes genoux. Son geste fut si brusque que je sentis les coutures brûler ma peau. Alors que j'essayais de trouver mon souffle, je remarquai qu'il empoigna son pénis racornit. Le souffle coupé, au bord de l'évanouissement, je me débattus faiblement. Ce fut cependant suffisant pour qu'il soulève sa main de ma gorge afin de me gifler avec force. J'arrivai tout juste à attraper un peu d'air avant qu'il ne m'étrangle de nouveau et me pénètre sauvagement. La douleur était celle d'un pieu que l'on clouerait directement dans ma chair, les échardes déchirant ma peau à chaque coup de maillet. Les larmes sèches sur mon visage, la mort m'apparut alors comme la seule délivrance.

Comme le paradis.

Les cris et les pleurs sont étouffés par le sifflement qui inonde mes oreilles. La lame enfoncée à travers sa pomme d'Adam, il n'arrive qu'à se gargariser de son propre sang. D'un geste sec, je fais traverser la fine lame de l'autre côté de son cou. Un craquement semblable à celui qu'on ressent en coupant une poitrine de poulet crue fait vibrer mes jointures. Un souffle de douleur s'échappe silencieusement de l'incision. Il lève les yeux. Nos regards se verrouillent l'un à l'autre. Je vois le sien passer à un état de conscience que je n'avais jamais observé chez un homme. Il s'attarde à mon visage symétrique, à ma poitrine généreuse et à cette robe élégante en dentelle... Il s'écroule sur le plancher collant, le sang se mêlant aux nappes de whisky. Des convulsions secouent ses articulations. J'observe la mort envahir doucement son corps, alors que la paix s'empare du mien. Si le châtiment est cruel, le sacrifice, lui, s'avère d'une beauté éblouissante.